

LES ANTÉCÉDENTS FRANCO-ANGLAIS ET LA PÉRIODE COLONIALE AMÉRICAINE

I. Prolégomènes : France-Angleterre dans le monde et en Amérique

Les relations franco-américaines commencèrent sous de mauvais auspices et sur des bases quelque peu faussées, pour se poursuivre dans des renversements de situation entre ennemis et « meilleurs amis et alliés », au point qu'un cynique dirait que ces relations étaient vouées à l'échec, ou à tout le moins condamnées à être orageuses parce qu'elles étaient fondées sur des liens de fascination et de rejet mêlés et sur une alliance en quelque sorte contre-nature. En effet, lorsque les États-Unis n'étaient que de lointaines colonies anglaises et leurs habitants des sujets du roi d'Angleterre, ils étaient en conflit avec la France depuis un siècle et demi.

Comme les relations franco-américaines s'enracinent dans les relations franco-anglaises, il importe de rappeler les événements marquants des conflits entre la France et la Grande-Bretagne qui en fin de compte conduisirent à la naissance des liens entre la France et les États-Unis et à la création de ces derniers.

Anglais et Français se battaient quand ils étaient catholiques et se battirent encore davantage après la Réforme protestante. Il est intéressant de constater que pendant les courtes périodes de bonnes relations, lorsque les autorités anglaises étaient favorables à la France, une bonne partie de la population — et, naturellement, les hommes politiques de l'opposition — étaient hostiles au pays qualifié de papiste.

Dès lors que Guillaume le Conquérant envahit l'Angleterre pour y installer une dynastie, il était inévitable que la France et l'Angle-

terre soient liées en quelque sorte pour le meilleur et pour le pire. Les souverains anglais estimaient qu'ils avaient des intérêts en France, qui étaient principalement de deux sortes : 1. une revendication de souveraineté, dans la mesure où Édouard III et ses successeurs jusqu'en 1801-1802, hormis quelques exceptions, se considéraient comme les rois de France, certains *de facto*, d'autres de jure ; 2. des intérêts économiques liés à la volonté anglaise de contrôler les cités flamandes, qui avaient une importance capitale pour le commerce des laines. Ainsi, l'Angleterre se lança dans des aventures continentales qui atteignirent leur paroxysme avec la guerre de Cent Ans, au terme de laquelle les Anglais furent « boutés » de France — tout en conservant Calais jusqu'en 1558.

Comme après toute défaite, l'Angleterre connut dans la deuxième moitié du XV^e siècle une période de troubles et de convulsions internes qui la rendaient vulnérable, mais la régénération ne tarda pas à se produire, avec l'avènement d'Henri VII en 1485, et la reprise s'accrut avec Henri VIII et Élisabeth I^{re}.

Français et Anglais arrivèrent en Amérique pour y effectuer leurs explorations assez vite après les Espagnols. Dès 1497, John Cabot, d'origine italienne, navigua au profit d'Henri VII d'Angleterre, qui lui octroya une charte. Comme ceux qui l'avaient précédé, il cherchait une route pour l'Extrême-Orient en passant par l'Amérique, probablement dans la région de la baie d'Hudson. L'Angleterre fonda ses droits nord-américains sur ses explorations, notamment Terre-Neuve — disputée tout au long du XVI^e siècle entre Français et Anglais — dont la découverte jeta les bases du futur empire colonial britannique. Après Cabot, de nombreux Européens de différents pays venaient y pêcher et vers 1620, Anglais et Français se partageaient l'île, situation qui dura environ un siècle, jusqu'au traité d'Utrecht.

Les relations entre Henri VIII et la France fluctuaient au gré de l'intérêt du souverain anglais. Lorsqu'en 1511 le pape Jules II décida d'instituer la Sainte-Ligue contre François I^{er}, qui tenait une partie non négligeable de l'Italie, le roi d'Angleterre se joignit à l'Espagne et au Saint-Empire romain Germanique. Pour lui, il s'agissait d'une occasion de gagner des terres dans le nord de la France, qu'il envahit en 1513, mais Jacques IV d'Écosse, allié de cette dernière, envahit

l'Angleterre à son tour. Malheureusement pour lui, ses armées furent défaites et Henri VIII put continuer à guerroyer sur le continent. C'est sous son règne que l'Angleterre découvrit la mer et l'outre-mer et se tourna délibérément vers elles.

Les alliances franco-anglaises n'étaient pas durables ou efficaces. Pendant la guerre de 1520-1525, François I^{er} fut capturé ; pour recouvrer sa liberté, il dut renoncer à de nombreuses revendications territoriales et renversa les alliances en créant à son tour contre Charles-Quint avec Henri VIII, le pape, Venise et Florence la Ligue de Cognac. Mais celle-ci n'aboutit pas à des résultats concluants.

En 1523, Giovanni da Verrazzano, navigateur italien, parvint à obtenir de François I^{er} la mise sur pied d'une expédition pour atteindre l'Extrême-Orient par l'Amérique. En effet, le roi de France ne voulait pas laisser le monopole de l'Amérique à l'Espagne et dès 1523, plusieurs décennies avant le célèbre anglais Francis Drake, le corsaire français Jean Fleury commença à mener des attaques contre les galions espagnols qui rapportaient l'or et l'argent du Nouveau Monde.

Sur son chemin, Verrazzano longea la côte Atlantique entre ce qui allait devenir les Carolines, avant de remonter vers le nord jusqu'au site de New York. On pense qu'il fut le premier européen à explorer cette zone, qu'il appela Nouvelle-Angoulême — François I^{er} était à l'origine comte d'Angoulême. En 1524, Verrazzano reconnut Terre-Neuve. Il appela l'ensemble de la région entre le Mexique et cette île Nova Francesca et Nova Gallia. Le roi suivit son conseil et entreprit d'étudier la possibilité d'y installer une colonie, projet qui ne semble pas avoir abouti à cette époque-là.

Avec Jacques Cartier en 1534, on assista aux débuts de ce qui allait devenir l'empire colonial français d'Amérique, région dénommée Nouvelle-France et riche en ressources naturelles qui attiraient les puissances européennes. Le roi de France décida de développer le Canada à partir de l'embouchure du Saint-Laurent pour étendre l'influence de son pays, décision facilitée et motivée par le commerce des fourrures, notamment de castors, de plus en plus rares en Europe.

Mais l'on peut dire qu'après l'expédition de Cartier, l'exploration française cessa pour ainsi dire pendant plus de 70 ans du fait

des guerres de Religion. L'exception, malheureuse, eut lieu en 1564 avec le projet de colonisation de la côte Atlantique, sur le site de la ville actuelle de Jacksonville en Floride. Mais comme les colons étaient protestants, la colonie fut détruite par les Espagnols, qui, en 1565, s'installèrent pour la première fois sur l'actuel territoire des États-Unis, dans la ville de Saint Augustine. Pendant ce temps, des boucaniers indépendants poursuivaient leur harcèlement des navires espagnols.

En Europe, les alliances et les situations continuaient à se modifier. En 1542, lorsque la Turquie s'allia à François I^{er}, Henri VIII donna son soutien à Charles-Quint. En 1546, par le traité d'Ardres, l'Angleterre rendait Boulogne à la France, mais cette dernière dut payer une indemnité très importante.

En 1557, Philippe II d'Espagne, demanda à son épouse Marie Tudor de soutenir l'Espagne contre la France, mais l'Angleterre dans son ensemble, déjà hostile à Marie, était opposée à une guerre contre la France du fait d'un vieux traité entre ce pays et l'Écosse. Des raisons économiques s'ajoutaient à cette opposition : un conflit avec la France pouvait être préjudiciable au commerce franco-anglais et l'Angleterre n'avait pas les moyens de se lancer dans les hostilités, car Édouard VI, le frère et prédécesseur de Marie sur le trône, avait laissé le pays quasi exsangue. L'on peut ajouter que le mariage entre Marie et Philippe stipulait que l'Angleterre ne devait pas être entraînée dans des guerres pour aider l'Espagne.

Les relations d'Élisabeth I^{re} avec la France se caractérisèrent par une certaine hostilité et par des manœuvres, souvent dilatoires, pour ne pas mécontenter le voisin continental. C'est ainsi qu'en 1560, malgré une politique étrangère plutôt prudente, Élisabeth envoya des troupes en Écosse pour empêcher les Français de se servir de cette région comme base. En effet, depuis le XIII^e siècle, l'Écosse avait conclu avec la France une longue suite de traités dirigés contre l'Angleterre. Mais au XVI^e siècle, les Écossais finirent par percevoir les Français comme étant plus dangereux pour leur liberté que ne l'avaient été les Anglais.

En même temps, la Réforme gagnait du terrain en Écosse. Ainsi, lorsque Marie Stuart, catholique de mère française, afficha

des prétentions au trône d'Angleterre à la place d'Élisabeth, considérée comme illégitime, les Écossais s'allièrent avec leur ancienne ennemie, l'Angleterre, pour chasser les Français, qui soutenaient Marie. L'alliance vint à bout des soldats français, qui manquaient de fournitures. Le traité d'Édimbourg (1560) stipulait que la France et l'Angleterre devaient quitter l'Écosse. Sans le soutien français, Marie et les catholiques écossais n'avaient plus aucune chance de prévaloir et la voie était ouverte à l'unification des parties nord et sud de la Grande-Bretagne, pour constituer les bases d'une puissance concurrente de la France.

En 1562, avec le soutien des protestants français, les Anglais occupèrent Le Havre jusqu'en juin 1563. Le but de ce conflit était de pouvoir échanger cette ville contre Calais, perdu quatre ans auparavant. Pour ne pas mécontenter la France, Élisabeth envisagea d'épouser Henri, duc d'Anjou, et de 1572 à 1581 elle fit croire également au frère de ce Valois, François, qu'elle était susceptible de l'épouser. La reine prenait peut-être cette idylle au sérieux, mais s'en servait surtout pour attirer la France dans une alliance contre l'Espagne afin d'arracher à cette dernière la partie sud des Provinces-Unies. En somme, ses fiançailles étaient plutôt un outil au service de la diplomatie.

À l'avènement d'Henri IV sur le trône de France en 1589, l'action militaire anglaise vis-à-vis de la France devint plus active et plus amicale. Pour contrer l'Espagne, qui risquait, par hostilité envers ce roi protestant, même converti au catholicisme, d'envahir les villes situées sur la Manche, Élisabeth envoya des troupes sur le continent, mais elles furent défaites, sort que subit une autre expédition en Bretagne en 1591. Ces aventures étaient vouées à l'échec à la fois parce que la reine n'était pas disposée à fournir les forces nécessaires et parce que les officiers agissaient à leur guise.

Sous Élisabeth I^{re}, le lien devint très étroit entre les intérêts commerciaux et la volonté et le besoin d'exploration, soutenus par une marine puissante, car les Anglais avaient compris le caractère vital de cette dernière, qui, en 1588, vint à bout de la prétendue Invincible Armada. De ce fait, l'Angleterre se sentait assez puissante pour commencer la construction de ce qui allait devenir l'Empire colonial

britannique, et l'entreprise devint d'autant plus facile en 1603, date à laquelle l'Angleterre perdit l'ennemi ou le rival interne que constituait l'Écosse, avec l'avènement de Jacques VI d'Écosse, devenu Jacques I, qui réunit les deux royaumes. Ce qui était l'Angleterre devenait la Grande-Bretagne et défiait la puissance espagnole, qui prétendait conquérir l'Amérique du Nord.

Les Anglais, qui, grâce notamment à Cabot, avaient été parmi les premiers à revendiquer des terres en Amérique du Nord, furent parmi les derniers à y installer des colonies — à partir de 1607 en Virginie. Le Portugal possédait déjà le Brésil et l'Espagne contrôlait non seulement le reste de l'Amérique du Sud mais, avec la Floride, également une partie de l'Amérique du Nord. Les Anglais devaient également compter avec les Français, qui possédaient le Canada — tel qu'il était défini à l'époque — depuis 1534. Les possessions françaises constituaient le plus grand domaine d'Amérique du Nord détenu par une puissance européenne.

L'Acadie française fut créée en 1604-1605. Samuel de Champlain fonda la ville de Québec en 1608. Vers 1609-1610 Henry Hudson explora la baie d'Hudson et l'Angleterre considéra cette région comme sa possession ; de nombreux colons anglais cherchaient à s'y installer, ce qui conduisit à des conflits avec les Français.

Richelieu voulait que la Nouvelle-France soit aussi importante que les colonies anglaises de la côte Atlantique, bien plus peuplées. En 1627, peu de temps avant la grande migration puritaine vers Boston et le Massachusetts, il créa la Compagnie des Cent Associés pour aider à la colonisation. Mais les colonies anglaises lançaient des attaques contre les installations françaises, qui éprouvaient de grandes difficultés à se défendre. En 1629, la ville de Québec fut prise pendant quatre ans. Montréal fut créé en 1642. Les Iroquois lançaient également des attaques ; ce n'est qu'en 1663 que la Nouvelle-France connut la sécurité en devenant province royale, ce qui lui permit de bénéficier d'une garnison. Cette colonie se développa tout au long du XVII^e siècle au moment où les Anglais colonisaient la côte Atlantique aux dépens des Hollandais et des Suédois.

Lorsque l'on analyse la situation des colonies puritaines, l'on ne peut s'empêcher d'y trouver un paradoxe dans la mesure où il

s'agissait d'Anglais qui s'installaient en Amérique pour échapper à l'Angleterre et non pour y renforcer sa présence et son prestige. Les pèlerins avaient pour but la séparation totale, car ils s'étaient détachés de l'Église anglicane et avaient émigré vers la Hollande, où régnait une certaine tolérance religieuse.

Pour leur part, les puritains arrivés en 1629 comptaient regrouper leurs forces avant de retourner en Angleterre pour renverser Charles I^{er}, qui les persécutait et qu'ils accusaient notamment de despotisme et de complicité avec la France. En effet, si son père, Jacques I^{er}, était un protestant convaincu, Charles était marié à la sœur de Louis XIII, c'est-à-dire fille d'Henri IV et de la très catholique Marie de Médicis. Charles ne pouvait être un protestant virulent comme le souhaitaient les puritains ; son action était perçue comme un exemple de complaisance vis-à-vis des catholiques. Malgré la déclaration au Parlement selon laquelle le roi affirmait qu'il ne rendrait pas leurs droits aux catholiques, il tentait de faire le contraire, conformément à son traité de mariage secret conclu avec Louis XIII.

En outre, poussé par ses ministres, notamment Buckingham et Laud, Charles tentait, comme son père, de gouverner en despote d'une façon conforme à l'idée que Richelieu se faisait de la monarchie absolue de droit divin. Il s'attira les foudres du Parlement, dominé par les puritains, car il violait la tradition britannique garantie par la Grande Charte de 1215. Ainsi, ce souverain, qui n'était pas hostile à la France ou en guerre avec elle, était rejeté par une bonne partie de sa population. Celle-ci, contrôlée par les puritains, exécuta Laud et un autre ministre, Strafford, et Charles finit par subir le même sort.

Pendant ce temps, en Amérique, les colonies de la Nouvelle-Angleterre formaient, en 1649, la New England Confederation, dont le nom officiel était the United Colonies of New England, dont le but était de lutter non seulement contre les Indiens mais également contre les autres puissances européennes, y compris la France, installée au Canada.

Les relations de Charles II avec la France étaient nettement positives, hormis quelques exemples où le roi n'était pas dans une position qui lui permettait de faire prévaloir son point de vue.

Protestant tiède par son père, Charles II était non seulement de mère française très catholique mais également le cousin de Louis XIV. Naturellement, des guerres peuvent éclater entre cousins, et même entre frères, mais tel n'était pas le cas du fils de celui qui s'était fait décapiter par les puritains. Sa vie et sa carrière politique montrent la place importante que la France y tenait, quoique avec des périodes où les relations étaient tendues.

En 1646, pendant la guerre civile, Charles II fuyait vers la France, rejoignant ainsi sa mère, qui y vivait en exil. En 1651, défait par Cromwell, il fuyait de nouveau pour se réfugier jusqu'en 1660 sur le continent et notamment en France, mais en 1654, la France s'allia aux Provinces-Unies et à Cromwell, ce qui poussa Charles à quérir de l'aide auprès de l'Espagne pour battre les puritains ; mais il manquait de moyens financiers pour lever une armée.

La Restauration anglaise eut lieu presque en même temps que l'accession de Louis XIV au pouvoir en tant que souverain. Les bonnes relations entre les deux pays officiels se traduisirent assez vite par la vente à la France de Dunkerque, ville stratégiquement intéressante pour la Grande-Bretagne mais très coûteuse. L'on n'est pas étonné de constater que cette décision ne fut guère appréciée par les sujets de Charles.

En 1668, officiellement et publiquement la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies et la Suède étaient liguées contre la France dans le cadre de la Triple Alliance pour l'empêcher d'occuper le sud des Pays-Bas, détenu par les Espagnols ; mais Charles ne s'était engagé que pour semer la discorde entre la France et les Pays-Bas, auparavant alliés. Les relations franco-anglaises devinrent plus étroites et cordiales avec la signature en 1670 du traité d'alliance secret de Douvres : Louis XIV devait aider Charles II dans ses guerres contre les Hollandais et lui promettait des villes côtières en Hollande. En outre, contre une pension très importante, Charles devait se convertir au catholicisme à une date ultérieure — certains pensent qu'il le fit sur son lit de mort. Mais les subsides reçus de la France ne pouvaient servir pour l'effort de guerre, car ils étaient secrets et Charles préférait les dépenser pour ses plaisirs à la cour.